l'Europe, et donnait à sa maison et à son trône une puissance qu'il croyait avoir affermie sur des fondements inébranlables, Bossuet, les yeux fixés sur les ruines éparses de Babylone, de Tyr, de Memphis et de tant de cités jadis si florissantes, lui montrait comment avaient fini tant de grandeurs et de prospérités.

Ce fut au retour de ce voyage [1], et vers le commencement de 1681, que parut pour la première fois le *Discours sur l'Histoire universelle*.

A la vue de ce superbe monument, un cri d'admiration retentit d'un bout de l'Europe à l'autre. Le plan et l'exécution s'élevaient au-dessus de toutes les rivalités nationales, de tous les préjugés de parti et de toutes les différences d'opinion. Ce n'était pas un ouvrage de controverse ou de circonstance. On n'y cherchait pas le faible intérêt d'un point d'histoire, d'une découverte nouvelle dans les arts ou dans les sciences, d'une question de philosophie ou de littérature. Bossuet avait voulu parler à tous les siècles, à tous les pays, à toutes les communions. Il avait embrassé dans ce vaste tableau de l'Histoire du monde tout ce qui doit exalter l'âme et l'imagination par la grandeur des événements, la magnificence des images et la majesté des oracles qu'il avait puisés dans les livres sacrés.

Par une espèce de prodige qui semblait communiquer à son style l'éclat et les figures du langage des prophètes, il avait donné à la sagesse et à la raison tous les accents du génie et de l'inspiration. En enchaînant tout l'ordre des événements qui ont changé

[1] Le mariage de madame la Dauphine fut célébré, par procureur, à Châlons-sur-Marne, au mois de mars 1681. La *Gazette de France*, en rendant compte de cet événement, rapportait que l'ancien évêque de Condom, premier aumônier de la princesse, avait prêté son serment en cette qualité le premier.

Nous remarquons ici cette petite circonstance, parce qu'elle servit dans la suite de titre à Bossuet pour écarter la prétention du marquis de Dangeau, qui voulut (en 1697) prêter son serment en qualité de chevalier d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne, avant Bossuet, nommé premier aumônier de cette princesse.

si souvent la face du monde, à l'ordre immuable des desseins de Dieu pour l'établissement de la religion, Bossuet donnait au christianisme la plus auguste des sanctions, et il devait réunir le suffrage de toute l'Europe, parce qu'alors dans l'Europe tout était chrétien.

Aussi n'y eut-il qu'un concert unanime entre les catholiques et les protestants dans les justes éloges qu'ils prodiguèrent au *Discours sur l'Histoire universelle*. Les auteurs des journaux les plus opposés à la France et à Rome le vantèrent avec le plus noble enthousiasme. Les *Actes de Leipzick* s'empressèrent dès le premier moment d'en donner l'analyse, et le firent connaître au nord de toute l'Europe. Au mois de juillet 1682, c'est-à-dire un peu plus d'un an après qu'il eut paru en France pour la première fois [1], le *Discours sur l'Histoire universelle* avait déjà été réimprimé dans toutes les principales villes de l'Europe.

L'abbé Ledieu nous apprend [2] que Bossuet « lui avait dit à « lui-même que, dès sa jeunesse et dès le moment où il commença « à étudier la religion dans l'Écriture et dans les Pères, il avait « conçu le dessein de ce grand travail, et qu'il se décida à l'exé- « cuter lorsqu'il fut chargé de l'éducation de monseigneur le « Dauphin. »

Il est difficile, en effet, de ne pas observer que cet ouvrage supposait de profondes études, bien antérieures à l'époque où Bossuet fut nommé précepteur du fils de Louis XIV.

On voit par le seul exposé des faits qui embrassent une si longue étendue de siècles que Bossuet ne s'était pas borné à les emprunter aux historiens qui en ont fait le récit avant lui; mais qu'il était remonté jusqu'aux premières sources où ces historiens les avaient puisés, et que ce n'était qu'après avoir soumis

[1] Manuscrits de Ledieu.
[2] Manuscrits.

leurs traditions à la critique la plus sévère, qu'il les avait fait entrer dans son tableau historique.

Quelques lignes suffisent à Bossuet pour présenter le résultat des recherches pénibles que lui avait demandées l'examen de tant de systèmes de chronologie, entre lesquels il était obligé de se décider pour l'ordre de son travail.

C'est dans les écrivains de la Grèce et de Rome, historiens, philosophes, orateurs et poëtes, qu'il prend tous les traits de caractère, de génie et de mœurs qui servent à distinguer les peuples, les gouvernements, et ces personnages fameux qui remplissent la scène de ce vaste théâtre. Obligé de renfermer en un petit nombre de pages l'histoire de tant de siècles, un seul mot, un seul trait devient sous la plume de Bossuet l'expression fidèle de la tradition tout entière. C'est là ce qui donne ce grand intérêt et ce mouvement si rapide à cette longue suite de tragédies qui ont ensanglanté la terre.

Mais le plus grand effort de génie devait être de donner à tant de scènes différentes qui se sont succédé depuis les temps connus cette unité d'action qui ne pouvait venir que d'une cause unique et suprême; et c'est ce que Bossuet a fait, et ce que peut-être lui seul pouvait faire, en attachant l'histoire des empires à celle de la religion. Il a vu et il a montré l'action constante et invariable de la Providence dans toutes les vicissitudes et les révolutions du monde pour arriver à une seule fin, et cette fin a été l'établissement du christianisme.

C'est, en effet, la religion qui est l'âme du *Discours sur l'Histoire universelle*.

Tout ce que l'Écriture, les prophètes, les promesses divines, l'exposition des mystères, leur nécessité et leur vérité; tout ce que la tradition et les écrits des Pères offrent de preuves et de monuments de cette grande intention de la Providence, est rap-

pelé dans cet ouvrage de Bossuet, et l'on est toujours frappé d'étonnement et d'admiration en considérant l'espace si borné dans lequel il a su renfermer tant de faits, d'autorités et de pensées.

L'abbé Ledieu rapporte[1] que, relisant un jour avec Bossuet (sur la fin d'octobre 1699) son *Discours sur l'Histoire universelle*, il lui disait « que ce qu'il y remarquoit de plus extraor-« dinaire, étoit d'y trouver un recueil fidèle et complet de toutes « les preuves de la religion, tirées des apologies des premiers « Pères de l'Église, et surtout du bel ouvrage de la *Cité de Dieu*, « que saint Augustin avoit composé dans le même dessein.

« Cela est vrai, lui répondit Bossuet, telle étoit ma pensée, et « j'ai voulu réunir à l'autorité des premiers apologistes et de « saint Augustin, tout ce qui est répandu dans toute la tradi-« tion. Mais il y a plus : après avoir épuisé l'Écriture et les « Pères, j'ai voulu combattre de mon propre fonds les philoso-« phes anciens et les païens, par des raisons nouvelles qui n'ont « jamais été dites, et que je tire le plus souvent de mes adver-« saires mêmes[2]. »

Bossuet donna, en 1700, une troisième édition de son *Discours sur l'Histoire universelle*[3], et il s'attacha avec un soin extrême à fortifier par un nouvel enchaînement de preuves la liaison des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et à constater leur authenticité par des raisons invincibles.

Deux mois seulement avant sa mort[4], relisant encore avec

[1] Manuscrits.

[2] Arnauld disait du *Discours sur l'Histoire universelle*, « qu'il y avoit trouvé ce qu'il « n'avoit jamais vu ailleurs, une suite de pensées si universelles et si bien liées, qu'elles « remontoient des temps actuels au commencement du monde dans la religion, et dans les « empires par rapport à la religion, toujours la même, et toujours inébranlable au milieu « des changements des monarchies. » C'est ce que Bossuet racontait lui-même à l'abbé Ledieu. *Manuscrits*.

[3] La première édition fut imprimée en 1681, in-4°. La seconde, qui n'en est qu'une copie, parut l'année suivante 1682, in-12.

[4] Journal manuscrit de l'abbé Ledieu, sous la date du 2 février 1704.

l'abbé Ledieu le même ouvrage, il s'arrêta aux chapitres XVII et XVIII de la seconde partie, qui concernent les livres de l'Écriture, et il lui dit naturellement que « c'étoit là où se trouvoit la force « de tout l'ouvrage, c'est-à-dire, la preuve complète de la vérité « de la religion et de la certitude de la révélation des livres « saints contre les libertins[1], que là paroît véritablement tout « ce qui est la pure production de son esprit, que ce sont de « nouveaux arguments, qui n'ont pas été traités par les saints « Pères ; nouveaux, disoit-il, puisqu'ils sont faits pour répondre « aux nouvelles objections des athées. »

Nous n'avons considéré ce chef-d'œuvre de Bossuet que sous les grands rapports qui lui en ont inspiré la pensée, et qui étaient les seuls dignes d'appeler tous les efforts de son génie. Tandis que les nations et les empires viennent se succéder sur ce théâtre changeant et mobile, on voit toujours Bossuet dominé par une seule pensée, observer la cause toute-puissante qui préside à tant de mouvements, et assister, pour ainsi dire, aux conseils de la Providence, pour révéler aux hommes la longue suite de ses desseins.

Bossuet avait parlé à un siècle digne de l'entendre et d'admirer une telle doctrine, et le consentement unanime de son siècle avait répondu à la puissance de sa parole et à la grandeur d'une telle conception.

Mais on peut se demander comment dans les temps qui ont suivi, et lorsque les impressions et les habitudes religieuses ont perdu une grande partie de leur force, le même sentiment d'admiration pour un ouvrage si grave et si religieux subsiste encore dans tous les esprits, et comment le nom de Bossuet commande au moins le silence du respect à ceux mêmes qui ont

[1] On appelait alors *libertins* ceux qui portaient la liberté de penser jusqu'à la licence.

souvent élevé la voix contre les principes et la doctrine qu'il a professés.

On pourrait sans doute se borner à répondre que tels sont l'art et l'habileté avec lesquels Bossuet a conçu et exécuté le dessein, l'ensemble et toutes les parties de ce chef-d'œuvre, qu'on obéit sans le savoir, et même sans le vouloir, à l'action irrésistible d'un tel génie. On peut, en effet, se convaincre tous les jours de cette espèce d'ascendant universel que Bossuet exerce encore sur tous les esprits. Il n'est aucun écrivain, il n'est aucun philosophe, il est même très-peu de Pères de l'Église, dont on cite aussi souvent les paroles, et dont on appelle avec autant de confiance l'autorité en témoignage.

Ce ne sont point les théologiens seuls qui aiment à s'appuyer de son suffrage. Il est juste et convenable qu'ils se fassent toujours une gloire de professer les sentiments du plus grand théologien de son siècle, de l'oracle de l'Église gallicane, et du plus digne héritier de la doctrine des Pères de l'Église.

Mais il est assez remarquable qu'en philosophie, en politique, en histoire, en éloquence, et même en littérature, il soit peu d'écrivains qui ne cherchent à se parer du nom et du langage de Bossuet, pour donner plus de confiance et de crédit à leurs propres sentiments. Telle est même la puissance attachée à toutes ses paroles, qu'une citation de Bossuet est toujours sûre d'obtenir un hommage d'étonnement et d'admiration, et quelques fragments empruntés de ses écrits sont devenus le plus bel ornement d'un grand nombre d'ouvrages.

Cette même considération peut servir aussi à expliquer comment, dans la jeunesse même, lorsqu'on est assez heureusement favorisé de la nature pour porter dans son âme le sentiment naissant des grandes émotions, lorsque l'imagination commence à s'ouvrir aux premières inspirations du beau et du sublime, on

est déjà frappé du caractère de grandeur et d'élévation empreint dans toutes les pages du *Discours sur l'Histoire universelle*. On n'a pas sans doute encore, on ne peut pas même avoir toutes les connaissances nécessaires pour juger le mérite d'un tel ouvrage; mais on est ému, on admire, et le sentiment est le jugement de la jeunesse. On peut même dire qu'un pareil sentiment devient le garant des dispositions qu'elle annonce, et le plus heureux présage du génie qui doit porter ses fruits dans un âge plus avancé.

Il faut convenir aussi que l'éclat des pensées, la magnificence du style, l'effet étonnant et inattendu de ces expressions qu'il semble avoir créées, l'espèce de poésie sublime qui respire dans tout l'ouvrage, doivent faire éprouver aux âmes jeunes et sensibles ce noble enthousiasme dont elles conservent la longue impression dans toute la suite de leur vie.

Ce seul mérite, qui est le plus faible de tous dans un génie tel que Bossuet, servira cependant pour assurer au *Discours sur l'Histoire universelle* une immortalité indépendante de toutes les révolutions d'opinions.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

AVANT-PROPOS

DESSEIN GÉNÉRAL DE CET OUVRAGE, SA DIVISION EN TROIS PARTIES

Quand l'histoire seroit inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux princes. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. Les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent, et tout semble y être fait pour leur usage. Si l'expérience leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'est rien de plus utile à leur instruction que de joindre aux exemples des siècles passés les expériences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs sujets et de leur propre gloire à juger des affaires dangereuses qui leur arrivent; par le secours de l'histoire, ils forment leur jugement, sans rien hasarder, sur les événements passés. Lorsqu'ils voient jusqu'aux vices les plus cachés des princes, malgré les fausses louanges